

Nous étions si familiarisés avec les dangers , et si près de cette ville , après tant d'aventures , que nous avions plus de hardiesse et de confiance , espérant que nous finirions par y arriver.

Le radjah me demanda si j'étais habile à manier un fusil ; les inconvéniens qui étaient résultés pour moi d'avoir déclaré la vérité dans une occasion semblable , me la firent cacher dans celle-ci ; je dis que non. Alors le radjah me fit voir une centaine de fusils et m'invita à rester avec lui pour en prendre soin , je refusai : il ajouta que tous les blancs connaissaient l'usage des armes à feu ; je répliquai que les marins l'ignoraient. Il essaya ensuite de m'engager à me fixer près de lui en me proposant de me marier dans le pays. Je ne voulus rien écouter ; sa femme et sa sœur qui étaient jeunes et jolies , joignirent leurs sollicitations aux siennes ; elles appelèrent une vingtaine de jeunes filles , en me pressant de faire un choix. Je déclarai que je n'en voulais aucune et je sortis. Le radjah nous fit donner à souper ; ensuite nous nous étendîmes à terre pour dormir , gardés par une vingtaine d'hommes.

Le lendemain matin j'allai chez le radjah et le priaï de nous envoyer à Macassar , je lui assurai que le gouverneur nous avait fait demander : « Il est nécessaire , ajoutai-je , que nous y arrivions au plutôt ; si tu me retiens , le gouverneur

arrêtera tous les prôs des Malais. » Après avoir réfléchi un moment , il fit venir le capitaine d'un prô qui allait à Macassar , et nous remit entre ses mians , en lui disant que s'il pouvait obtenir quelque chose pour notre rançon , il en était le maître , sinon qu'il nous relâchât.

Nous restâmes deux jours à Pamboune , attendant le départ du prô. Nos fatigues et nos souffrances dans le canot nous avaient épuisés. N'ayant pas de chemise , l'ardeur du soleil m'avait fait peler l'épaule ; j'y avais une grande plaie ; à Pamboune , je fus attaqué de la fièvre. Quand le prô fut prêt à mettre à la voile , je n'avais pas la force de me soutenir. Je fus transporté à bord du prô , on m'y déposa sur le pont , sans natte , sans vêtemens , sans rien pour me couvrir. Les nuits étaient froides , avec de fréquentes ondées de pluie , et les jours très-chauds. Je me trouvais si malade , que sans l'espoir d'arriver bientôt à Macassar je serais mort ; cette idée seule soutenait mon courage.

Arrivés trois jours après à San Bottam , petite île à neuf lieues de Macassar , le patron du prô ne voulut pas me laisser descendre à terre. Un de mes gens y alla d'après mes ordres , et informa le radjah de ma triste situation. Le chef envoya son fils ordonner au capitaine du prô de nous laisser débarquer. Remis en liberté , nous fûmes conduits au

mdjah auquel je racontai mon histoire, et je finis par lui dire qu'il fallait que nous fussions conduits sans délai à Macassar. Voyant notre déplorable état, il nous fit donner du riz; dans la soirée nous fîmes embarqués sur un prô. Le lendemain 15 juin 1795 nous entrâmes dans le port de Macassar après deux ans et cinq mois de captivité.

Nous rendîmes de ferventes actions de grâces à la Providence d'être délivrés de toutes nos peines. Conduits devant M. Guillaume Jacobson, il me demanda si je savais le hollandais ou le français, je répondis que non, mais que j'entendais bien le malais; il comprenait parfaitement cette langue; je lui racontai nos tristes aventures. En voyant mon dos brûlé jusqu'aux os, ce brave homme fut ému jusqu'aux larmes: il nous quitta un instant, puis revint avec des vêtemens; il me les donna, et y joignit de l'argent. Il envoya chercher son interprète auquel il recommanda de me loger chez lui et d'avoir bien soin de moi. Mes matelots furent hébergés avec ceux de la compagnie des Indes.

M. Siso, négociant fort riche, m'envoya chercher, et me fit présent de vêtemens. L'interprète me fit laver et peigner, et me donna un bon lit. Je m'aperçus, avec un plaisir inexprimable, que j'étais dans un pays habité par des chrétiens.

Le lendemain on me mena avec mes compa-

gnons au Palais-de-Justice pour y faire notre déclaration.

Le gouverneur, M. Alstroemer, un des capitaines de la compagnie et les principaux personnages de Macassar, me comblaient de présens et de marques de bonté. Cette bienveillance contribua singulièrement au rétablissement de ma santé et de ma gaité: quelques jours après nous partîmes de Macassar. Le gouverneur me dit qu'il nous faisait don de tout ce qu'il nous avait fourni. J'étais accablé de tant de bienfaits; je lui adressai mes sincères remerciemens que j'accompagnai de mes larmes; lui-même pleurait en nous disant adieu. Il m'invita à ne pas l'oublier si je revenais à Macassar, et me remit des lettres de recommandation pour le gouverneur général à Batavia. Le capitaine Alstroemer, M. Sennet, l'interprète, et les habitans de Macassar auxquels j'allai exprimer ma reconnaissance avant de partir, me donnèrent de nouveau des preuves de leur générosité. Jamais je n'oublierai le vif intérêt que l'on nous a témoigné à Macassar.

Partis le 1^{er} juillet, nous étions à Batavia le 11. Je délivrai mes lettres de recommandation au chabander, ou agent du gouverneur, auquel je fus présenté le lendemain: il m'accueillit fort obligeamment. Mes quatre matelots s'engagèrent sur un navire de Boston; quant à moi, j'acceptai les

propositions d'un capitaine américain qui allait au Bengale et qui me prit pour second. Je m'embarquai avec lui le 20 juillet. Pendant mon séjour à Batavia, je rencontrai plusieurs Malais que j'avais connus pendant ma captivité, et qui ne furent pas peu surpris de me trouver là.

A Calcutta, on me confia le commandement d'un navire du pays; pendant que je le faisais radouber, le capitaine de *l'Entreprise* arriva au Bengale, nous fûmes également surpris et satisfaits de nous revoir: il avait changé de navire; il me dit qu'ayant inutilement attendu pendant trois jours, il avait cru la chaloupe perdue; il avait aperçu le feu que nous avions allumé sur la petite île; mais il supposait qu'il l'avait été par les Malais.

Ce capitaine me pressa d'aller avec lui à l'île de France, me promettant de me donner le commandement de son navire. Celui que je devais monter, ne pouvant être prêt que dans trois mois, je partis le 1^{er} janvier 1796 avec ce brave homme qui me convainquit que, pendant mon absence, il ne m'avait pas oublié; car il avait fait passer à ma femme, à Boston, mes effets et l'argent qui m'était dû pour ma solde.

Après diverses relâches, le capitaine Woodard arriva heureusement à Londres; MM. Vaughan, ses correspondans, le décidèrent à écrire l'histoire de ses malheurs. En la publiant, il fit imprimer

aussi les lettres qu'il adressa, tant au conseil de la compagnie hollandaise des Indes orientales à Amsterdam, qu'à M. Jacobson et à M. Alstroemer à Madagascar, pour leur témoigner publiquement sa reconnaissance.

Célèbes, dit Woodard, est partagée en plusieurs tribus, je n'ai bien connu que celles de la côte de l'ouest. Macassar, Gana, Guarontala et Prighia sont les principaux comptoirs des Hollandais; ceux-ci n'avaient point de communications habituelles avec les lieux que j'ai fréquentés. Vers 1788, ils avaient cherché à s'emparer de Tolatola, ville considérable avec un bon port dans le nord de l'île, et entourée d'un territoire fertile; les montagnes, à une journée de distance, renferment des mines d'or.

A Savieh, on ne fait guère d'autre commerce que celui du sagou: Dompallis, un peu au sud, est l'entrepôt du commerce des habitans de l'intérieur de cette partie de l'île; ils y apportent de la poudre d'or et du timpost, sorte de musc fort chère. Les indigènes ont pour armes des flèches empoisonnées qu'ils lancent avec des sarbacanes; les blessures qu'elles font causent une mort prompte et accompagnée de grandes souffrances.

Durant notre séjour à Dompallis, les orages furent fréquens; quand ils cessent, tous les habitans poussent des cris de joie; l'on éprouva aussi

trois tremblemens de terre dont les secousses furent violentes.

Tombou est une ville dont les maisons sont éparses au nombre de cent cinquante. On y compte à peu près 700 habitans ; ils sont armés de fusils et de pistolets. Tombou est sur une rivière, à l'embouchure de laquelle on voit des maisons que les pirates habitent quand ils abordent pour faire de l'eau et des vivres. A peu près à deux journées dans l'intérieur, il y a une mine d'or appartenant au radjah de Dongalli ; j'en ai vu des échantillons, il est fort beau. Les productions du territoire sont le riz, le maïs, le tabac, les cocos, les jacks ; les indigènes fabriquent des toiles de coton. Les habitans de Tombou, comme ceux des autres villes de cette côte, vendent leurs denrées, sans aucune précaution, quand elles sont abondantes ; de sorte qu'il leur arrive souvent d'être réduits à la disette, et obligés d'aller acheter ailleurs de quoi subsister, ainsi que j'en ai été témoin.

La baie de Parlô offre un bon mouillage ; la ville est sur une rivière à un mille de son embouchure. Les prôs de Parlô naviguent à Macassar et à Batavia : on en a même vu à Malacca et à Poulou-Pinang. Cette ville est peuplée de toutes sortes d'artisans, tels que serruriers et charpentiers : on y voit aussi des orfèvres et des bijoutiers. Elle est souvent en guerre avec Dongalli.

Dongalli est défendue par un fort, situé sur une montagne voisine. Les habitans sont de la tribu de Tremany : ils sont belliqueux et entreprenans. Dongalli fait un commerce considérable. La rivière, et toutes celles de la côte, sont infestées de crocodiles.

Travalla, où nous fûmes d'abord conduits, est peu considérable, et fait peu de commerce ; on n'y compte que 200 habitans. Les autres villes où je suis allé sont peu importantes.

Les Tremany forment une tribu nombreuse ; ils possèdent beaucoup de prôs ; ils cultivent le maïs. Leur pays n'est pas favorable à la production du riz ; ils récoltent du coton et fabriquent une quantité de toile qu'ils échangent contre du riz et de la poudre d'or. Ils achètent des fusils aux Hollandais.

Les Maloyos qui occupent le sud-ouest de l'île, paient tribut aux Hollandais. Leur pays abonde en riz, en bestiaux, en chevaux. Leurs bateaux pêcheurs vont entre les îles à la pêche des tri-pangs, qu'ils fument et vendent aux Chinois. Cette tribu a naturellement les communications les plus fréquentes avec les Hollandais. Le principal radjah demeure à Macassar.

Cette ville a un bon port dont l'accès est difficile. Elle est assez grande, bien bâtie et passablement forte ; le climat en est sain, quoique

très-chaud. On y compte à peu près 250 blancs et 10,000 Malais dont le cinquième est en état de porter les armes. Le fort est en pierre, et entouré d'un fossé. Une jonque chinoise arrive tous les ans à Macassar ; c'est le seul navire étranger auquel il soit permis d'entrer dans le port.

Le climat de Célèbes est généralement sain, excepté près des terres marécageuses où l'on cultive le riz. La saison pluvieuse commence à la mi-novembre, et dure jusqu'à la mi-mars ; elle est accompagnée de fortes bourrasques de l'ouest. Pendant la durée de ces coups de vent, le courant du milieu du détroit court au sud ; le long de la côte, il est régulier.

Les Malais divisent leurs champs par des clôtures ; les propriétés sont respectées ; celles du radjah et des prêtres sont regardées comme sacrées. La terre est assez bien cultivée. Les productions ont été indiquées en parlant des divers cantons de la côte. Plusieurs rizières sont sur des terrains en pente où les indigènes pratiquent, pour l'arrosage, de petits canaux éloignés de vingt pas les uns des autres. On transporte de la terre des parties hautes vers les plus basses, pour former les digues des rigoles ; les femmes et les enfans s'occupent de ce travail et l'effectuent avec de petits paniers. Les instrumens d'agriculture sont très-simples. La culture du sagou est bornée

à Savieh et à Tolatola. La canne à sucre est très-grande ; les Malais la coupent par nœuds, les pilent dans des mortiers, les pressent ensuite et font bouillir le suc jusqu'à ce qu'il ait acquis une certaine consistance ; alors ils le retirent du feu, le laissent refroidir et le versent dans des pots où ils le conservent. Ils ne l'emploient que pour faire des confitures qui ne se gardent pas long-temps. Lorsqu'ils ont remarqué un arbre dans lequel des abeilles ont fait leur ruche, ils allument du feu au pied, jusqu'à ce qu'elles soient détruites ; puis ils abattent l'arbre pour recueillir la cire et le miel.

Les chevaux sont noirs et petits, mais très-vifs. Les Malais font grand cas de ces animaux ; les radjahs s'en envoient mutuellement en présent. Je ne pus jamais persuader aux Malais de traire les vaches. Rarement ils tuent leur bétail ; ils découpent la peau avec la viande. Ils vont à la chasse aux buffles, c'est un bon manger. Par principe de religion, ils s'abstiennent de la chair des cochons sauvages qui sont très-communs. Il y a beaucoup de chèvres. Les moutons ont, comme dans les pays équatoriaux, du poil au lieu de laine ; toutes les nuits on les enferme dans des cours. Quand on veut tuer un mouton, on l'envoie au prêtre du village : deux hommes tiennent l'animal, sur le dos duquel le prêtre pose son

couteau en priant Mahomet de le bénir. Si le prophète ne l'exauce pas, il invoque Abraham, puis il lui fait deux entailles dans la gorge, jusqu'à l'os. Alors on pose le mouton sur un tas de feuilles de cocotiers ou autres; on l'en couvre aussi et l'on met le feu à cet amas; quand le poil est brûlé, on porte l'animal à une eau courante pour le laver, après quoi on l'ouvre et on le vide. Les entrailles et le foie passent pour les meilleurs morceaux. Le mouton est reporté chez le propriétaire qui en fait passer au prêtre un morceau cru ou cuit; dans ce dernier cas, il l'accompagne d'une portion de riz.

Les oiseaux du pays sont des pigeons, des canards domestiques et sauvages, des perroquets et une infinité d'autres. Jamais les Malais ne mangent des oiseaux sauvages. Nous en attrapons beaucoup aux lacets, ou avec des trapes, ce qui nous fournit plusieurs bons repas.

La mer et les rivières sont très-poissonneuses; il y a beaucoup de requins le long des côtes; les Malais mangent la queue de ces poissons. Les tortues sont abondantes; ils ne les prennent que pour leur écaille qu'ils savent enlever sans les tuer; ils les relâchent ensuite. Ils font avec ces écailles des bagues et des anneaux. Ils sont très-habiles plongeurs et pêcheurs fort adroits. Ils se servent également de lignes et de filets.

Tous les habitans de Célèbes, que j'ai vus, sont trapus; ils ont le visage aplati, et les lèvres minces, le teint cuivré. Ils ont des manières peu gracieuses, sont jaloux et vindicatifs.

Les hommes cultivent la terre, construisent les maisons, les canots et les prôs, et généralement se servent avec adresse des outils tranchans. Les femmes font la cuisine, mondent les grains, ont soin du jardin et du ménage. Les enfans jouissent d'une liberté entière; ils sont punis suivant le caprice de leurs parens.

Les hommes sont robustes, et très-sobres; ils peuvent endurer de grandes fatigues et jeunent long-temps. Ils parcourent, sans se gêner, jusqu'à quarante à cinquante milles par jour. Ils vivent jusqu'à un âge très-avancé. L'ivresse est rare parmi eux, quoiqu'ils aiment à boire du toddy, liqueur qu'ils tirent par incision du cocotier.

L'habillement des hommes est simple; il consiste en une culotte qui descend jusqu'au milieu de la cuisse et qui est fort juste pour empêcher les insectes d'y pénétrer. Ceux qui en ont les moyens s'enveloppent d'un segoun qui est une pagne faite de toile du pays. Quelques-uns mettent de temps en temps un manteau blanc. Les femmes ont une robe courte d'étoffe de soie rouge, et une pagne; elles ornent leurs bras et leurs

jambes de grands bracelets de cuivre. Les jeunes femmes de qualité laissent croître l'ongle de leur pouce gauche fort long, et le couvrent d'un étui qu'elles ôtent quand elles sont en grande toilette.

Quelques radjahs et des prêtres portent des sandales de bois pour se garantir de l'humidité; elles tiennent aux pieds par le moyen d'une cheville de bois dont la tête passe entre le gros orteil et le second.

La nourriture principale des Malais de Célèbes consiste en riz, cocos, sagou et maïs. Ils font un repas à midi, et l'autre aussitôt après le coucher du soleil. Ils ont des chaudrons de cuivre qu'ils achètent des Hollandais, et des pots de terre qu'ils fabriquent eux-mêmes, mais qui ne résistent pas long-temps au feu. Ils couvrent leurs mets d'une feuille de palmier-nissa qu'ils peignent de diverses couleurs.

Lorsqu'ils éprouvent une douleur à une partie du corps, ils envoient chercher le radjah qui tâte l'endroit malade, prend une grosse bouchée de betel, et souffle sur la partie souffrante en marmotant quelques paroles. Si le malade a la fièvre, on apporte un tambour que deux hommes battent chacun d'un côté. Si ce moyen ne réussit pas, on prend quelquefois un chaudron de cuivre, sur lequel on frappe continuellement jusqu'à ce que le malade guérisse ou meure; quand ce der-

nier cas arrive, le tambour et le chaudron sont jetés hors de la maison.

Un jeune prêtre, travaillant un jour dans son prô à l'ardeur du soleil, gagna un violent mal de tête; il m'invita à le guérir. Je lui proposai de le saigner, pratique inusitée parmi ses compatriotes. Il ne consentit à l'opération que lorsque je lui eus protesté sur ma tête qu'il ne mourrait pas. Je taillai l'ergot d'un coq qui me servit de lancette. Le prêtre, en voyant couler son sang, fut vivement alarmé, de même que tous les Malais présents; je les rassurai. Après lui avoir tiré une livre de sang, je lui pansai le bras, en lui recommandant de rester tranquille pendant trois jours. Sentant sa tête soulagée, au temps prescrit, il se remit à l'ouvrage.

Plusieurs personnes s'adressèrent ensuite à moi pour être saignées; mais, ne voulant pas hasarder la réputation que la cure du jeune prêtre m'avait acquise, ni courir le risque de perdre la vie, je renonçai à la médecine et rejetai toutes les sollicitations.

Les Malais croient que lorsqu'un malade peut prendre de la nourriture, il recouvrera la santé; j'ai vu cependant des exemples du contraire chez des hommes blessés à la bataille de Dongalli; ils moururent, quoiqu'ils eussent mangé copieusement du riz.